

Le temps semble immobile en cette lourde journée de fin août. Le médecin m'a téléphoné. Ton temps est usé jusqu'à la trame et tu restes suspendu pour quelques heures encore. Le médecin n'a pas su me préciser combien d'heures, au-dessus du vide sidéral. Est-ce si important de connaître le nombre d'heures qu'il te reste à vivre ; le médecin a estimé qu'il n'y avait pas urgence.

Pour qui pourrait-il y avoir urgence ? Qu'est-ce que l'urgence pour celui qui sait qu'il est arrivé inexorablement au bout du bout et que le stock de temps est épuisé ?

Vitres ouvertes sur le silence un peu aigu de l'été, je me dirige vers toi. Notre dernier rendez-vous. Le moteur ronronne, régulier. L'immobilité du paysage beauceron défile calmement dans la légèreté de l'air, fluide dans sa densité.

Je suis apaisé. Une boule chaude au creux du sternum, je goûte l'exceptionnel de ce temps qui s'étire comme un chat jouit du soleil. Période où l'atmosphère est à déguster lentement une glace, vauté sur un siège brûlant d'un soleil qui ramollit les cuisses.

L'AGONIE DU TEMPS

Hier, je suis venu te rendre visite comme je le fais tous les jours depuis un mois. Les enfants, tes petits enfants, sont en vacances à la mer. Tu ne voulais pas perturber leurs vacances par l'attente de ton extinction progressive ; comme si ta mort était déjà une banalité, un geste déplacé de leur passé, une période dépassée de leur histoire à venir.

Comme un point-virgule installe la rupture tout en maintenant le lien de la continuité, tu t'apaises en refermant des épisodes de vie, des liens avec des êtres, des portes définitivement verrouillées par toi, comme tu as clos des dossiers et des chantiers au cours de ta vie. Durant ce mois, tu as organisé la transition de ces biens vers d'autres, tu as organisé ta trace pour la mémoire de toi, celle que tu veux graver dans le regard que d'autres porteront sur le passé, ton passé. Ces traces ne sont écrites que pour mieux peser sur les sentiments et l'affection de l'âme que ta disparition laisse en creux à la vie.

Au fil des jours de ce mois d'août, tu as levé des pans de ton histoire personnelle comme un mille-feuilles dont les éléments se fondent et se confondent en un seul goût. Je n'arrive pas à comprendre comment tu as eu cet échange de correspondance ces derniers mois avec une amie d'enfance qui vit dans ton village natal en Provence à huit cents

L'AGONIE DU TEMPS

kilomètres de toi. Cette nouvelle histoire d'amour dont tu voulais me parler et pour laquelle tu ne m'as jamais rien dit. Tu as habilement joué du ricochet avec le médecin de famille, qui t'a rassuré en t'affirmant que cette nouvelle aventure me ferait plaisir. Les lettres de cette nouvelle amie traînaient, ouvertes, sur ta table alors que tes yeux ne pouvaient plus lire depuis plusieurs années. Tu ne savais pas me dire autrement ton bonheur et l'espoir qui le bordait alors que ton corps t'abandonnait, usé jusqu'à la trame, exception faite du cerveau, toujours vif comme l'anguille, pour se faufiler dans les brèches des sourires et les nuages d'espoir.

Déjà tu étais dans la mémoire de tes lectures ; tu ne pouvais t'enrichir que de ce que tu avais emmagasiné en toi, dans ton passé.

Malgré toutes ces déficiences et ces forfaitures du corps, tu recommençais, infatigable. Quand j'étais enfant tu me répétais La Fontaine : « Cent fois remets sur l'ouvrage... » Même en amours, tu recommençais. Tout comme lorsque je t'ai emmené dans ton village, il y a trois mois, au temps des cerises. Avec les enfants, nous y étions pour les cerises. Tout le monde savait que c'était ton dernier retour vivant au pays, même le médecin qui, au vu

L'AGONIE DU TEMPS

des circonstances exceptionnelles, t'avait laissé sortir une dizaine de jours de ce centre de soins où tu déclinais vers ton dernier rendez-vous, ta dernière valse de danseur infatigable, enivré par les musiques tourbillonnantes de légèreté.

Nous remplissions des cageots de cerises, celles des cerisiers plantés par ton père, celles de ceux que tu as plantés, comme moi aussi j'en planterai bientôt. La relève marche comme un funambule en équilibre sur le fil de la continuité. D'un arbre à l'autre, nous goûtions leur diversité, passant du sucré à l'acide, du charnu au fondant. Fruit interdit dont tu te délectais, savourant, par le fruit, l'histoire de ces arbres et de l'effort des hommes du village durant le siècle passé. Je t'assurais de la continuité en t'affirmant que mes petits enfants dégusteraient des cerises d'arbres que je planterais moi-même bientôt, sans oublier de les tailler en escalier pour pouvoir grimper aisément jusqu'aux plus hautes branches. La cueillette aussi continuera à être généreuse avec le tiers supérieur de l'arbre pour les oiseaux, et les deux tiers restant pour nous. Les oiseaux ont toutefois des difficultés à respecter ce contrat de partage. Ils n'ont pas notre esprit de frontières.

Je gare la voiture dans le parking du centre de soins. Un centre à la modernité aseptisée, au confort

L'AGONIE DU TEMPS

formaté. J'ouvre la porte de ta chambre. Ta veste de pyjama bleu délavé met en valeur tes yeux devenus presque totalement inutiles et ombragés de sourcils en broussaille. Tes sourcils ont toujours représenté pour moi, enfant, un cerveau en constante bataille et discussion avec lui-même. Sous cette marque d'agitation intérieure, ta volonté s'accroche maintenant à toutes les aspérités de la vie. Combat inutile mais, jusqu'au bout, tu t'entêteras à ne pas céder à l'adversité. Trop fatigué, ton cœur n'arrive plus à évacuer l'eau qui monte dans tes poumons.